

0
1
2

ALUMNI

4
5
6

LXIV

DECEMBRE 1993 DECEMBER

LA CRITIQUE HISTORIQUE AUJOURD'HUI.

REFLEXIONS CRITIQUES A PROPOS DU DOCUMENT ET DU SENS¹.

Carl Havelange
chercheur qualifié au F.N.R.S.

Les règles de la critique historique, lorsqu'on les envisage avec un certain recul, semblent parfois relever du simple bon sens tant elles nous apparaissent, aujourd'hui, évidentes. Règles de la raison bien conduite destinées à sonder la part de vérité utilisable contenue dans tout "document". Critique externe, critique interne; techniques d'élaboration des sources, techniques de lecture et d'interprétation: il faut se méfier du "bon sens" qui si souvent dissimule sous couvert d'évidence les singularités mêmes de notre manière de penser et de comprendre l'histoire. Le rapport de l'homme à son passé - c'est là sans doute une autre évidence maintenant plus commune -, est toujours travaillé par le mythe: fût-ce le mythe informulé à partir duquel la science occidentale prend naissance, ou celui-là même que l'histoire existe et qu'elle est restituable comme au présent dans un temps qui ne lui appartient pas. Quelle vie étrange et sépulcrale pour ceux-là - "masses anonymes", princes ou philosophes -, qui semblent aujourd'hui nous regarder à travers les pages mortes de chaque livre d'histoire! Quel que soit le sérieux de l'historien, la sûreté de ses méthodes, l'ampleur de sa documentation ou la profondeur de sa pensée, il n'échappera jamais tout à fait à l'artifice qui fonde son projet et autorise toutes les formes de sa réalisation.

¹Nous remercions l'Institut Européen de Florence qui, en nous accueillant de septembre 1992 à juin 1993, au nombre de ses boursiers Jean Monnet, nous a permis de mener une recherche dont ces lignes, notamment, sont témoin.

LA DYNAMIQUE DE LA CRITIQUE HISTORIQUE

L'*artifice*, comme l'étymologie le suggère, est l'opérateur commun d'une mécanique de l'apparition: quelle que soit la splendeur de l'effet, celui-ci est toujours dépendant des procédés de construction mis en oeuvre par l'artisan, même si l'art en fera oublier les irréductibles contraintes. Il en va de même d'un texte historique dont l'élaboration résulte à la fois d'un projet, d'une matière, d'une technique et d'un style. Le projet, bien sûr, c'est l'objet même de la recherche et la matière n'est autre que la documentation utilisée; le style, c'est l'écriture, au sens le plus profond du terme, en dehors de laquelle il n'y a pas d'histoire possible, et la technique de construction, ce sont les règles d'élaboration critique de la documentation mise en oeuvre. Distinctions, sans doute, quelque peu formelles, puisque chacun des éléments évoqués sont étroitement dépendants les uns des autres. C'est bien là, d'ailleurs, ce qu'il faut comprendre: l'histoire, comme discipline des sciences humaines, avance et se transforme dans le mouvement solidaire de tous les éléments qui la constituent. Les règles contemporaines de la critique historique, si elles servent de rempart à bien des dérives et si elles rallient dans leur majorité la communauté des historiens, ne sont donc pas figées en un dogme intangible, mais se transforment au contraire et produisent sans cesse de nouveaux effets. Elles ne sont pas nécessairement - du moins dans leur totalité -, ce minimum commun auquel pourrait se ramener toute historiographie valide. Au contraire, chaque inflexion historiographique, chaque "invention" de nouveaux objets ou de nouvelles méthodes, suppose et entraîne à la fois une reconsidération de la notion même de document et de la critique à laquelle il sera soumis.

Qu'il suffise de parcourir les travaux des quelques dernières générations d'historiens et l'on n'aura aucune peine à se convaincre de la distance qui nous sépare de ceux qui ont longtemps fait vivre le seul héritage légué par la tradition critique qui, passée de Valla à Mabillon, culmine dans l'historiographie du dix-neuvième siècle. Le vingtième siècle a transformé en profondeur les horizons de la critique historique; sans pour autant renier l'ensemble de l'édifice séculaire, il a modifié nombre des habitudes critiques les plus essentielles des historiens. Ainsi, par exemple, des manières de penser l'antériorité, qui comptent sans aucun doute parmi les modalités principales de la critique: la mise en cause de la linéarité des processus

d'évolution représente l'un des acquis critique majeurs des cinquante dernières années et anime, plus ou moins sourdement, la plupart des grands débats historiographiques. L'histoire des sciences, notamment, fut révolutionnée - le mot n'est pas trop fort -, par le démantèlement de l'idée que le savoir est cumulatif et que chaque grande oeuvre, chaque découverte importante, est en quelque sorte inaugurale d'un futur qu'elle contiendrait déjà en germes. La notion de précurseur - opérateur critique de premier plan d'une histoire des sciences traditionnelle -, en fut définitivement ébranlée et tout le temps de la science réorganisé².

La mise en cause des formes traditionnelles de penser la temporalité ne fut évidemment pas restreinte à la réflexion concernant l'innovation scientifique. Ce sont tous les temps de l'histoire qui furent, d'une manière ou d'une autre, repensés. Temps longs, temps courts et rythmes intermédiaires; temps abstrait des structures ou temps concret des guerres et des famines; temps qui se fige dans des institutions culturelles presque immobiles ou temps qui est donné pour l'artisan même du changement: la réflexion sur le temps, aux fondements de toute épistémologie des sciences historiques, s'est profondément diversifiée au cours des dernières générations et a renouvelé les instruments critiques qui sont en oeuvre au coeur de la recherche historique³. Ce sont en même temps, bien sûr, les objets, les méthodes et la documentation utilisée qui furent, et sont encore, largement reconsidérés. Songeons à l'histoire qu'on a appelée "sérielle" - à ses forces, comme à ses impasses -, qui a modifié la notion même de "document historique": en substituant à la toute-puissance de l'événement, la prise en compte des longues séries d'éléments récurrents et, si possible, quantifiables, c'est, avec les objets mêmes de l'histoire, le concept clé de témoignage qui s'en est trouvé bouleversé⁴. Temps courts de l'événement contre temps longs des

²Georges Canguilhem est sans aucun doute l'un de ceux à avoir le mieux exprimé cette "déstitution" de la figure du précurseur, lorsqu'il écrivait: "A la rigueur s'il existait des précurseurs, l'histoire des sciences perdrait tout sens, puisque la science elle-même n'aurait de dimension historique qu'en apparence [...]. Un précurseur ce serait un penseur de plusieurs temps, du sien et de celui ou de ceux qu'on lui assigne comme ses continuateurs, comme les exécutants de son entreprise inachevée. Le précurseur est donc un penseur que les historiens croient pouvoir extraire de son encadrement culturel pour l'insérer dans un autre, ce qui revient à considérer des concepts, des discours et des gestes spéculatifs ou expérimentaux comme pouvant être déplacés et replacés dans un espace intellectuel où la réversibilité des relations a été obtenue par l'oubli de l'aspect historique dont il est traité" (G. CANGUILHEM, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1979, p.21).

³Voir par exemple: K. POMIAN, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984 et P. RICOEUR, *Temps et récit*, t.1, Paris, Seuil, 1983 et t.3 (*Le temps raconté*), Paris, Seuil, 1985.

⁴Comme le faisait déjà remarquer Michel Foucault en 1970, c'est d'ailleurs bien moins l'événement en lui-même qui est en cause dans la critique de ce que l'on a appelé l'histoire événementielle, que la manière de le considérer, de le construire et de le traiter: "L'histoire telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, ne se détourne pas des événements, elle en élargit au contraire sans cesse le champ; elle en découvre sans cesse des couches nouvelles [...]. Mais l'important, c'est que l'histoire ne considère pas un événement sans définir la série dont il fait partie, sans spécifier le mode d'analyse dont celle-ci relève, sans chercher à connaître la régularité des phénomènes et les limites de probabilité de leur émergence, sans s'interroger

séries statistiques. C'est aussi, dans le même mouvement, le témoignage des mots, toujours uniques, contre celui des chiffres, toujours multiples: les développements de la démographie historique, à partir des années soixante, en constituent certainement la meilleure illustration.

LA METHODE ET LE SENS

On verra également dans ces débats, plus profondément, l'un des signes, parmi d'autres, d'un axe de partage fondamental de la critique qui oppose, pourrait-on dire, le perçu à l'inaperçu, l'explicite et l'implicite. La question pourrait se formuler comme suit: faut-il dans un document, ou dans un ensemble de documents, s'en tenir à ce qui est formulé, à la seule positivité des mots, ou chercher en outre, dans tout témoignage, ce qui se situe comme en marge de cette positivité? Faut-il, une fois effectuées les règles de critique externe et les opérations élémentaires de la critique interne, faut-il "croire" le témoin et s'en tenir à cette croyance ou reconstruire son témoignage et chercher à formuler ce dont lui-même n'avait pas nécessairement conscience, à formuler ce qui, dans la parole, échappe à la parole, ce qui, dans le témoignage, échappe au témoin?

Développons brièvement cette idée. Entre l'histoire des "masses anonymes" - préférée à celle des princes -, entre cette histoire qui est aussi celle des structures économiques et sociales, et l'histoire des contenus psychiques ou culturels - "psychologie historique", "histoire des mentalités", "histoire culturelle" -, il y a comme un signe commun de modernité: celui qui, peu ou prou, les fait dériver chacune de l'un des deux grands mouvements de pensée qui marquent la culture occidentale de ce siècle, le marxisme, d'une part, et le freudisme, d'autre part. Attaches subtiles, bien sûr, et qui paraîtront à certains bien lointaines, mais qui révèlent à l'évidence et dans la diversité même de leurs modes d'expression, l'importance des liens qui unissent toute oeuvre historique au temps qui est le sien: toute histoire est une histoire *contemporaine*⁵. Opposition latente du "perçu" et de "l'inaperçu", disions-nous. C'est là sans doute que l'on trouvera, dans cette double racine de l'historiographie contemporaine, un point de convergence essentiel. L'une et l'autre, en effet, "marxisme" et "freudisme", envisagent un ensemble de

sur les variations, les inflexions et l'allure de la courbe, sans vouloir déterminer les conditions dont elles dépendent" (*L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p.57-58).

⁵On lira à cet égard avec beaucoup d'intérêt l'essai critique que Jacques Rancière vient de consacrer à la "nouvelle histoire", principalement braudelienne (*Les mots de l'histoire. Essai de poésie du savoir*, Paris, Seuil ("La librairie du vingtième siècle"), 1992).

déterminations qui, chacune à sa manière et dans son champ propre d'investigation de la réalité humaine, dépassent largement la conscience des acteurs qu'elles considèrent. "Infrastructure" et "inconscient" ont ceci de commun qu'ils expliquent le devenir des sociétés et des individus en dehors des mécanismes de la conscience. Pensées qui sont également, l'une et l'autre, profondément "historiques": la constitution du sujet s'effectue dans le temps du refoulement et la constitution du social, dans celui de la lutte des classes. Mais l'être social, comme l'individu psychique, sont par essence aveugles à ce temps qui les constitue et qui les transforme: ils n'ont voix au chapitre que dans la mesure où ils sont chaque fois l'expression - le *témoin*, au sens presque passif du terme -, d'un processus qui les travaille sans qu'eux-mêmes ne le sachent. Ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils disent, est l'expression inconsciente d'une temporalité agissante qui, par essence, échappe au sujet. Le rôle de l'*historien* - fût-il, dans ce cas, analyste, psychologue ou sociologue -, sera dès lors fondamental, puisqu'il lui reviendra de révéler ce que le temps nécessairement dissimule, de rassembler, d'ordonner et d'interpréter les expressions spontanées des sujets individuels ou collectifs; il est la figure du tiers, seul en mesure de faire parler des réalités humaines qui restent, en l'absence de ce travail d'exégèse, comme muettes et presque absentes à elles-mêmes⁶.

Nous pensons que l'histoire au vingtième siècle a été profondément influencée par ce modèle de savoir⁷ et que nombre des acquis de la méthode et de la critique historiques peuvent, d'une manière ou d'une autre, y être ramenés. Non pas évidemment - insistons-y -, que toute historiographie contemporaine soit marxisante ou psychologisante, mais qu'il y ait comme une priorité manifeste accordée à un type d'analyse qui privilégie ce qui, dans les documents, échappe à ceux-là mêmes qui les ont produits. L'une des

⁶Démarche, pourrait-on dire, à la fois galiléenne et darwinienne, puisqu'en même temps elle prétend reconstruire le visible en dépassant, par la raison, l'ordre manifeste du perçu, et qu'elle donne le réel comme la résultante d'un processus d'évolution. Nous ne traiterons pas ici - ce serait le sujet d'un autre article -, des modes d'élaboration, de gestion et de lecture de la documentation historique qui correspondent à ce type d'interprétation.

⁷Plutôt que de "modèle", peut-être vaudrait-il mieux parler ici de "poétique du savoir", en ce sens du mot poésie qui sert aujourd'hui nombre d'analyses de nature épistémologique (Cf le livre déjà cité de Jacques Rancière et l'étude de Fernand HALLYN intitulée: *La structure poétique du monde: Copernic, Kepler*, Paris, Seuil ("Des travaux"), 1987). "Le terme de *poétique*, écrit ce dernier, est retenu ici dans le sens où l'on parle d'une poétique de Racine ou de Baudelaire et où il désigne un ensemble de choix faits à différents niveaux (style, composition, thématique...) par un auteur ou un groupe. D'une part, ces choix entraînent des opérations qui donnent forme à l'oeuvre concrète. De l'autre, ils sont chargés de significations à divers degrés déterminés et déterminantes, relatives au projet dont l'oeuvre est le résultat et le signe" (p. 15-16). Et peut-être aussi, à côté de cette notion de poétique, faudrait-il parler, pour rendre compte de ce "modèle" de la pensée historique, du *désir* de l'historien, au sens même où Lacan s'était intéressé au désir du psychanalyste lorsqu'il voulait répondre à la question: "Qu'est-ce que la psychanalyse?" (Jacques LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 16).

manifestations les plus claires de cet état d'esprit est sans aucun doute le mouvement qui, en France d'abord, a unis dans un même destin historiographique l'histoire sociale et la démographie historique, d'une part, et ce que l'on a appelé l'histoire des mentalités, d'autre part. La construction d'une courbe de fécondité ou de mortalité n'est pas autre chose, bien sûr, puisqu'il s'agit de proposer, à partir de notations répétées qui correspondent à une rationalité de type religieux (registres paroissiaux) ou administratif (état-civil), un "discours" qui, quant à lui, a pour objet quelque chose de bien différent: l'histoire des populations, le régime de la morbidité, les conditions biologiques et culturelles de la reproduction ... De même, l'histoire des mentalités correspond-elle à ce projet de faire dire aux manifestations les plus variées de la vie, disons, quotidienne - manifestations textuelles, mais également iconographiques ou archéologiques -, ce qu'elles n'avaient évidemment pas pour projet de dire au moment et dans l'isolement de leur production: inscriptions mortuaires, livres de comptes ou livres d'heures, prières et comptines populaires, proverbes, recettes médicales, invocations aux saints guérisseurs, précieuses estampes ou gravures de quatre sous, règlements de collèges ou de couvents, manuels de savoir-vivre, archives judiciaires, presse quotidienne, annonces publicitaires,... Tout fait farine à ce bon moulin du sens historique, travail, presque, de la transmutation, qui fait dire aux mots et aux choses du passé ce qu'ils n'avaient pas directement l'intention de dire, qui, en les rassemblant, en les collectionnant, trouve en eux l'or d'une vérité secrète et collective.

LES VACILLEMENTS DU SENS

On pourrait en arriver, ainsi, à la formulation d'une étrange règle de critique historique: "pour faire oeuvre d'histoire et de critique, faites dire au document ce qu'il ne dit pas"! Soyons sérieux, répondent aussitôt les docteurs de la loi: le document dit toujours ce qu'il dit, et l'historien sera toujours un mauvais historien, qui prendra trop de liberté avec les témoignages à partir desquels il construit son analyse. Il est vrai! Pourtant, à dire ce que simplement le document dit, on ne fait pas toujours de l'histoire, mais parfois simplement de la paraphrase, du collage et du découpage, comme les enfants appliqués des écoles élémentaires.

Cette contre-règle ironique de la critique historique - "faire dire au document ce qu'il ne dit pas" -, exprime plutôt le passage à la limite d'une

exigence critique qui fonde, nous semble-t-il, au plus profond, les projets historiques contemporains: la recherche du sens, cette herméneutique, mise en abîme des évidences et des apparences communes, en dehors de laquelle l'histoire risquera toujours de perdre toute valeur et tout intérêt. Passage à la limite; ou plutôt risque majeur d'une exigence fondatrice susceptible d'une double dérive, vers l'excès de sens, pourrait-on dire, ou vers son absence. D'un côté, en effet, la recherche du sens peut conduire - et elle a souvent conduit -, à l'oubli du document et à son utilisation au profit d'un discours, d'une démonstration, qui lui est comme étrangère. Les documents deviennent alors de simples prétextes qui permettent de produire un autre texte, possédant à lui seul ses propres ressources de signification et ses propres formes d'élucidation. Dérive d'une histoire trop "littéraire" ou trop "théorique", dont il ne sera pas difficile de trouver les exemples. Mais dérive également d'une histoire qui, dans la construction et l'exploitation de la documentation, développe une technicité telle qu'elle finit en quelque sorte par se suffire à elle-même: la méthode, ici, sert de justification au projet de l'historien; en elle s'échoue et s'épuise la volonté de faire sens. C'est là sans aucun doute l'un des principaux écueils d'une histoire quantitative qui, née paradoxalement du rejet explicite de la tradition positiviste, n'a pas toujours su éviter le piège d'un nouveau positivisme, d'un nouveau formalisme, d'un nouveau scientisme, aussi desséché que le premier⁸.

Trop de sens ou pas assez de sens, donc: l'oubli du document, que ce soit dans l'excès des mots de l'historien ou dans celui des chiffres et de la méthode, se paye chaque fois au prix fort. Et toujours il faudra en revenir à cette bonne vieille règle de critique élémentaire "qu'il n'est pas d'histoire sans document", règle que l'on pourrait compléter en ajoutant qu'il est pour le document différentes manières d'être absent et que l'*excès* comme la *pénurie* dans la recherche du sens, quelles qu'en soient les formes, comportent également le risque d'une disparition du document historique. C'est alors que le *document*, dont le rôle à l'évidence est de nous enseigner (*docere*) quelque chose, risque de ne rien nous apprendre que nous ne

⁸Piège aussi d'une exigence de scientificité parfois mal comprise lorsqu'il s'agit des sciences humaines, ces "sciences indiciaires", comme les définit Carlo Ginzburg, placées devant cette difficile situation: "Si la réalité est opaque, des zones privilégiées existent - traces, indices - qui permettent de la déchiffrer. Cette idée, qui constitue le noyau du paradigme indiciaire ou sémiotique, a fait son chemin dans les domaines les plus variés de la connaissance et modelé en profondeur les sciences humaines [...]. Mais un paradigme indiciaire peut-il être rigoureux? L'orientation quantitative et anti-anthropocentrique des sciences de la nature à partir de Galilée a placé les sciences humaines devant un dilemme désagréable: ou assumer un statut scientifique faible pour arriver à des résultats marquants, ou assumer un statut scientifique fort pour arriver à des résultats négligeables" (*Mythe, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p.177-179).

sachions déjà: la vérification d'une théorie ou d'un modèle de pensée contemporains, la rassurante possibilité d'appliquer encore et encore à des documents analogues une méthode éprouvée; paisibles illusions qui, si elles permettent le fonctionnement harmonieux des institutions universitaires, diluent jusqu'à l'insipide le discours historique.

SENS ET PRESENCE DU DOCUMENT

"Il n'est pas d'histoire sans document": serions-nous revenus à notre point de départ, à ces règles de critique élémentaire qui semblent relever du simple bon sens? On reconnaîtra plutôt dans ces formulations faussement évidentes une profondeur qu'on ne leur soupçonne pas toujours et, surtout, une étonnante capacité à se transformer, à s'enrichir tout au moins des expériences récentes de la pratique historique. Le *document* n'est pas là comme abandonné dans la seule attente de l'historien qui saura le ramener à la lumière du présent; même lorsqu'il est retrouvé, nettoyé et exhumé de sa gangue d'illisibilité grâce aux vigoureuses opérations de la critique, son existence reste fragile puisqu'il est toujours menacé, comme nous venons de le voir, d'une nouvelle disparition, non plus, cette fois, dans le secret des archives ou dans la poussière des vieux livres, mais dans l'éclat même du jour auquel il vient d'être ramené. Il risque alors de disparaître à nouveau, comme enfoui dans la gangue d'une trop grande et illusoire lisibilité.

Comment garantir le document contre cette forme insidieuse de disparition? S'il est relativement aisé d'identifier les cas limites où le "pouvoir d'enseigner" du document est étouffé sous les mailles trop serrées de telle grille de lecture totalisante ou par les prestiges de telle méthode qui tend à ramener à elle-même les formes mêmes de sa justification, il est moins facile d'éviter les écarts de sens auxquels tout historien est nécessairement et quotidiennement confronté. Car le cœur de la recherche historique réside en l'élaboration d'un sens qui voyage inconfortablement entre un témoignage passé et une lecture présente; inconfort redoublé, en quelque sorte, par cette exigence contemporaine d'une histoire qui, comme nous l'avons vu, est plus attentive à l'implicite des documents qu'à leur visibilité littérale.

Comment garantir le *document* de disparition? La critique historique, à ce stade de l'élaboration du sens, devient affaire de vérité, plus que de réalité, et d'éthique, sans doute, plus que de technique. Et les règles qui peuvent être formulées sont nécessairement des "règles de conduite", des règles de

savoir-vivre avec le document, plutôt que des formules précises d'interprétation ou de lecture. La première de ces règles, la plus générale et sans doute la plus féconde, est de reconnaître en tout témoignage du passé une forme irréductible et fondamentale d'altérité. C'est là, pensons-nous, le sens même de la recherche historique contemporaine que de rencontrer dans le passé ce qui en lui inquiète le présent, ce qui trouble, plutôt que ce qui renforce, les continuités, les évolutions ou les ruptures supposées évidentes et données comme telles par les valeurs du présent. Qu'est ce que la science? Qu'est-ce que la culture? La société? Les superstitions? La rationalité? Le pouvoir? L'économie? La religion? Le peuple? Les élites? L'argent? Si l'histoire, au cours des cinquante dernières années, a pu fournir certains éléments de réponse à de telles questions, c'est précisément grâce à ce travail de mise en question des témoignages du passé, à cette élaboration critique d'une altérité dont le document, chaque fois, porte la trace. Il ne s'agit pas ici, bien sûr, de jouer au jeu des différences, mais d'évaluer ce que le document dit, ou ce qu'il suppose, que nous-mêmes ne dirions ni ne supposerions, de chercher ce qui le lie si intimement à son temps et à aucun autre, à la société dont il émane et à aucune autre, de comprendre, sous la familiarité souvent trompeuse des mots et des phrases, ce qui définit sa spécificité et son identité. C'est alors seulement que le document existe, alors qu'il *apparaît* et devient véritablement historique.

L'OBJET ET LE SENS

Le sens historique se construit dans l'espace d'altérité que le document, nécessairement, habite. Il est une deuxième "règle" critique, très générale elle aussi, et qui est en quelque sorte conjointe à la première. Elle concerne non plus le document, mais les objets mêmes de la recherche historique. Ceux-ci - qui ne l'admettrait? -, sont toujours le résultat d'une opération plus ou moins consciente d'élaboration ou de construction, et le travail du sens est en jeu dès le moment où l'historien définit et nomme l'objet de sa recherche. L'objet n'est jamais donné comme pure transcription d'une réalité qu'il n'y aurait qu'à saisir dans le miroir des documents et des témoignages: il est en lui-même une manière de saisissement; il est toujours et immédiatement du côté du sujet, formule contractée d'une relation possible entre l'historien et le passé. C'est dire évidemment qu'il est lui aussi établi en

pays d'altérité, qu'il révèle une absence - celle de *l'autre* -, qu'un désir - celui de l'historien -, aurait pour intention de combler.

La désignation d'un objet historique formule secrètement le désir de ramener à la présence quelque chose d'irréremédiablement absent. Mais cette absence est constitutive de l'objet lui-même et le désir - *libido cognoscendi* -, est la ligne de tension en laquelle s'invente, et sans cesse se réinvente, la substance de la recherche. L'un des grands périls intellectuels auxquels est exposé l'historien est de croire cette tension du désir, qui est celle de la recherche, de la croire indépendante à la fois de lui-même et de l'objet auquel elle s'adresse. Ce sont là, bien au contraire, trois entités parentes qui n'existent que dans l'ordre des relations qu'elles entretiennent entre elles: "il n'y a pas d'histoire sans historien", dit la critique historique. Disons, comme pour déployer cette loi essentielle, que l'objet historique n'existe que dans le désir qui le fait naître sous la plume des historiens. On peut donc soutenir sans craindre le paradoxe qu'aucun objet historique n'existe véritablement "en tant qu'objet" et que cette inexistence est doublement déterminée: d'une part, parce que l'objet n'existe pas en dehors du sujet qui l'a constitué en tant qu'objet et, d'autre part, parce que ce qui le constitue en tant qu'objet est la désignation d'une absence, cette même forme de l'absence aux racines de laquelle prend naissance toute altérité.

La pratique historique - le déroulement de la recherche comme l'exposition des résultats -, donne souvent l'impression de ne pas considérer, voire de nier, l'existence de telles déterminations que l'on situera pourtant au cœur même de la recherche historique et du projet auquel elle correspond. Nul bien sûr ne soutient aujourd'hui que le passé serait restituable comme tel, dans le cristal d'un texte historique qui serait devenu absolument et totalement présent à son objet et dont l'historien, cette fois, se serait absenté. La critique historique, dans ses règles les plus communes, est là pour rappeler la présence insistante de l'historien et pour garantir l'histoire d'un scientisme étroit qui semble, heureusement, passé de mode. Mais cette double absence ou, pourrait-on dire, cette double négativité de l'objet en tant qu'objet, est plutôt perçue, dans la pratique de la recherche, comme une simple limite au savoir de l'historien, limite certes irréductible, mais dont l'irréductibilité n'est pas en elle-même porteuse de sens, porteuse d'un savoir qui serait positivement fondé dans l'espace même que cette irréductibilité coordonne.

Ce n'est pas, en un sens, l'objet qui alors est mis en cause, mais seulement les conditions qui permettent de le rejoindre; comme si l'on disait:

"l'historien *existe* et l'objet auquel il s'intéresse lui aussi *existe*. Et l'histoire, science humaine régie par des règles heuristiques et critiques rigoureuses, permet leur rencontre; rencontre certes qui n'est jamais totalement accomplie, rencontre toujours perfectible, mais que réalise, fût-ce imparfaitement ou partiellement, l'article ou le livre dans lequel elle s'expose". L'incomplétude n'est pas ici un problème ontologique: elle est seulement fonction de la distance - distance du temps creusée par la fragilité des témoignages -, qui sépare l'historien supposé de son objet supposé. Or, la première chose qui véritablement existe dans cette rencontre que la critique historique organise entre l'historien et son objet, c'est, précisément, son incomplétude et ce n'est qu'à partir et autour de cette incomplétude que l'historien - le *présent* -, et son objet - le *passé* -, peuvent prendre consistance⁹.

*
* *

La double absence à lui-même de l'objet "en tant qu'objet" se situe, nous semble-t-il, aux racines mêmes de la recherche historique et révèle au mieux les liens si profonds que l'histoire entretient avec la question générale de l'altérité. Et c'est, pour chaque historien, à la fois exigence de vérité et règle élémentaire de modestie que d'en prendre conscience: cet objet que je me donne *n'existe pas*, faudrait-il à chaque fois se dire; ou du moins n'existe-t-il pas en dehors de moi ou avant moi, si ce n'est dans la tradition historiographique qui a commencé à l'élaborer et qui vient de me le léguer. Il est une abstraction longuement travaillée, la figure intellectuelle d'une absence à laquelle l'histoire a pour vocation de donner sens.

Ce travail du sens est réalisé - c'est le principe de la méthode historique -, à partir des documents. Mais encore faut-il que ceux-ci *apparaissent* et que soient déjouées les formes nombreuses de disparition auxquelles, comme nous l'avons indiqué plus haut, ils sont exposés. Pour ce faire, nous pensons qu'il est indispensable de considérer avec lucidité cette absence constitutive que désigne tout projet historique et que porte intimement la présence même du document. Absence, présence; ce n'est là - nous voudrions en convaincre le lecteur -, ni goût du paradoxe, ni jeu avec les mots: mais les conditions mêmes du savoir historique, la *poétique* d'une

⁹L'historien et son objet, le présent et le passé, le même et l'autre: supprimez l'incomplétude de toutes leurs relations possibles et voici l'altérité elle-même qui s'évanouit, figure mythique de la fusion et de l'unité: mais elle n'est pas de ce monde.

entreprise intellectuelle vouée tout entière au problème du temps et de l'altérité.